

Bulletin d'histoire politique

Louis Gill, George Orwell : De la guerre civile espagnole à 1984, Montréal, Lux Éditeur, 2005, 177 p.

Benoît Beaucage



Volume 14, numéro 2, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1054458ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1054458ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaucage, B. (2006). Compte rendu de [Louis Gill, George Orwell : De la guerre civile espagnole à 1984, Montréal, Lux Éditeur, 2005, 177 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 14(2), 301–304. <https://doi.org/10.7202/1054458ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2006

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Louis Gill, *George Orwell : De la guerre civile espagnole à 1984*, Montréal, Lux Éditeur, 2005, 177 p.

BENOÎT BEAUCAGE
Historien et professeur retraité
Université du Québec à Rimouski

La guerre d'Espagne (1936-1939) ne suscite plus aujourd'hui beaucoup d'intérêt et c'est dommage car à bien des égards elle a constitué une sorte de laboratoire dans lequel se sont opposées les principales forces vives responsables de la grande dérive du *xx^e* siècle. À cette occasion, un large front républicain regroupant essentiellement des anarcho-syndicalistes, des socialistes de diverses allégeances et des communistes entièrement dévoués à Staline, a dû affronter une rébellion militaire de droite, jouissant d'un fort appui institutionnel et populaire et surtout, bien appuyée par des contingents étrangers gracieusement fournis par Hitler et Mussolini.

Cette guerre a laissé quelques témoins particulièrement perspicaces qui ont eu l'intuition, au moment des faits, que ce conflit apparemment banal, contenait les germes du demi-siècle qui allait suivre. C'est à l'étude de l'itinéraire politique de l'un de ces témoins, Éric Blair, mieux connu sous le pseudonyme de George Orwell, que nous convie Louis Gill, professeur retraité de sciences économiques à l'UQAM, mais aussi militant politique et syndical de longue date.

George Orwell est l'un de ces écrivains dont deux ouvrages publiés au terme de sa vie, *La Ferme des animaux* (1945) et surtout, *1984* (1949), ont connu un tel rayonnement qu'ils ont contribué à laisser dans l'ombre l'expérience et le cheminement qui en ont permis l'élaboration. À cet égard, le livre de Louis Gill vient combler une lacune importante en attribuant, comme l'a écrit lui-même Orwell, la genèse de ces œuvres capitales à la participation active de l'auteur à la guerre d'Espagne. De cette expérience hors du commun,

à la fois militaire et politique, Orwell a tiré son *Hommage à la Catalogne*, publié en 1938. La plus grande partie de cet ouvrage relate sous la forme d'un journal de guerre les cinq à six mois passés par l'auteur sur le front d'Aragon, dans les milices du Parti ouvrier d'unification marxiste (POUM), l'une des principales composantes des forces républicaines espagnoles en lutte contre les Franquistes. La dernière partie du témoignage d'Orwell consiste en deux longs appendices au récit, qui sont d'abord une réflexion sur les dissensions qui ont opposé les partis politiques du Front républicain, mais aussi une rectification sur la nature exacte du soulèvement de Barcelone en mai 1937, événement complètement dénaturé dans la presse de l'époque, qu'elle ait été d'allégeance stalinienne ou non.

Louis Gill adopte dans sa présentation une démarche pédagogique exemplaire. Dans un premier chapitre très bien informé, il présente à grands traits les éléments significatifs de l'histoire de l'Espagne au *xx^e* siècle jusqu'à la fin de la guerre civile. Il insiste à juste titre sur le sous-développement chronique du pays tant au plan économique que social et culturel, situation éminemment favorable à une révolution ouvrière et paysanne dans la suite de celle qu'a connue l'Union soviétique. Cette situation est à l'origine d'un grave malentendu au sein même du Front populaire qui regroupe la gauche. Alors que sa plate-forme électorale est modérée et centrée sur l'obtention des libertés démocratiques, dès le lendemain des élections du 16 février 1934 qu'il a remportées, de larges secteurs qui l'ont appuyé croient l'heure de la révolution venue. Comme le montre Louis Gill, Georges Orwell ce témoin conscientisé de la base voit nettement les deux conflits parallèles : d'abord une guerre civile plus ou moins classique sur fond de protection des libertés publiques entre le gouvernement de la République, légitimement élu et un quarteron de généraux rebelles, dont les troupes sont de loin les plus aguerries et les mieux équipées. En même temps, en zone républicaine, se développe une révolution en profondeur comprenant une réforme agraire radicale et le contrôle ouvrier des usines. Or le Front national, bien que vaincu aux élections, n'est pas pour autant sans appui dans de larges couches de la population. Aux quatre millions de voix de la gauche, il en oppose trois millions et demi. On retrouve un partage analogue des appuis lors de l'élection du Front populaire en France le 3 mai 1936 ; il a pour conséquence ce souci d'éviter à tout prix une guerre civile qui dicte à Léon Blum son attitude non-interventionniste en Espagne, malgré les appels répétés à une solidarité internationale de toute la gauche, socialiste et communiste.

Là où le témoignage d'Orwell devient plus précieux, c'est quand il montre comment le parti communiste espagnol (PCE), pourtant très minoritaire, entreprend de fédérer toute la gauche à son profit, au motif que

la lutte antifasciste exige une unité d'action absolue. Les moyens qu'il met alors en œuvre sont considérables et ils sont souvent des copies conformes de celles utilisées à Moscou pour faire prendre au peuple soviétique ce que Staline a baptisé le « grand tournant ». Parallèlement, comme l'Union soviétique est le principal pourvoyeur d'armes de la république espagnole et qu'elle coordonne l'action des quelque 40 000 militants des Brigades internationales, fer de lance de l'armée populaire, le pouvoir du très stalinien PCE, cet intermédiaire obligé, s'accroît dans une proportion qui dépasse et de loin son implantation dans les masses. À partir de l'été 1937, le PCE dispose en zone républicaine de la plupart des leviers du pouvoir d'État et il s'en sert systématiquement pour détruire les organisations de gauche qu'il ne contrôle pas : distribution des armes soviétiques à ses seuls affidés ; établissement d'un réseau de prisons « privées » où opèrent des tortionnaires de la police secrète soviétique (GPU) ; désarmement des milices anarchistes, dont celles du POUM et arrestation de nombreux militants ; assassinats politiques. Et pour bien cacher cette manœuvre d'anéantissement d'une partie substantielle de la gauche, une campagne internationale de désinformation systématique est organisée, qualifiant toute la gauche anarchiste antistalinienne de trotskiste, voire même de complice avérée des Franquistes. C'est durant une permission à Barcelone, en mai 1937, que George Orwell prend conscience de ce « mensonge déconcertant », selon le mot du communiste dissident Anton Ciliga, que l'on est en train de mettre en place. Quelques semaines après ces événements et après avoir été grièvement blessé, Orwell doit quitter l'Espagne pour échapper à l'arrestation.

Durant les années qui suivent, Orwell, rentré en Angleterre, s'affaire d'abord à rédiger son *Hommage à la Catalogne*, qui ne connaît cependant qu'une diffusion très modeste. Il se livre aussi jusqu'à sa mort en 1950 à une incessante activité d'auteur engagé, notamment par des articles et des comptes rendus critiques. Là encore, l'intense polarisation des forces antifascistes dans un mouvement noyauté par l'Union soviétique et auquel il refuse catégoriquement de s'associer l'amène à occuper une position relativement isolée. Mais, comme le montre bien Louis Gill, c'est dans ces années décisives traversées par la Deuxième Guerre mondiale et grâce à son expérience espagnole sur laquelle il a dû revenir systématiquement pour écrire son *Hommage à la Catalogne* qu'Orwell va mettre en parallèle un certain nombre de traits communs au stalinisme et au nazisme, ceux qui précisément caractérisent le totalitarisme. Cependant, les critiques que formule Orwell contre le régime du « Petit père des peuples » ont peine à s'imposer puisque Staline, déjà intouchable durant la guerre d'Espagne pour son appui à la République, l'est demeuré tout autant dans l'immédiat après-guerre à cause de son rôle dans la défaite de l'Allemagne nazie.

Dans un dernier chapitre, Louis Gill présente un certain nombre d'œuvres d'anticipation ou de politique fiction qui ont eu une profonde influence sur l'auteur de *1984* : *Le Talon de Fer* de Jack London (1907), *Le Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley (1932) et *Nous Autres* d'Eugène Zamiatine (1923), pour ne nommer que les plus importants. Puis il souligne, peut-être un peu trop brièvement, la dette d'Orwell envers les témoignages apportés sur l'Union soviétique par Boris Souvarine et Arthur Koestler. Au premier, Orwell doit une connaissance intime et détaillée des origines et de la nature du stalinisme et au second, la démonstration de cette sorte de retour de manivelle de l'histoire qu'ont été pour les vieux bolcheviques les procès de Moscou et les purges massives qui les accompagnent. En ce sens, on ne peut s'empêcher de penser que *1984* n'appartient peut-être que très superficiellement au genre « anticipation ». Beaucoup des éléments qu'il contient et qu'Orwell a vu mettre en œuvre en Espagne, existent bel et bien dans l'Union soviétique des années 1930. Autrement dit, si, au fond, le jugement que porte Orwell sur *Le Meilleur des Mondes* s'appliquait aussi à *1984* ? S'il ne s'agissait comme il l'a écrit « que d'une brillante caricature du monde (soviétique) et s'il ne jetait aucune lumière sur l'avenir » ? Il ne resterait alors d'anticipation que le sinistre décor d'un monde du futur entièrement stalinisé et divisé en trois États interchangeables dont les revirements d'alliance brutaux et les réécritures de l'histoire qu'ils supposent ressemblent à s'y méprendre au pacte de non-agression germano-soviétique d'août 1939. Quant au monde dans lequel vit Winston Smith, le héros de *1984*, avec sa société civile complètement atomisée, son mensonge et sa répression de masse dont la logique infernale s'adresse davantage à ceux qui sont épargnés qu'aux victimes, il y a fort à parier qu'il n'aurait pas vraiment dépaycé les citoyens soviétiques des années 1930.

Dépassant des objectifs proprement historiques, Louis Gill fait un parallèle entre les grands mensonges d'hier et ceux d'aujourd'hui et il signale le danger bien actuel de la « soumission totale de toutes les composantes de la vie sociale au marché ». En ce sens, son livre est aussi un outil de réflexion quant aux conditions nécessaires à l'existence d'une démocratie authentique.